

Le modèle vertical du processus de traduction, la question du transfert et la place des représentations mentales

Svetlana VOGELEER

Université Saint-Louis – Bruxelles & UCLouvain

Résumé

Cette étude soulève la question de savoir en quoi la compréhension au cours du processus de traduction diffère de la compréhension au cours de la lecture monolingue. Pour répondre à cette question, l'article établit un parallèle entre deux modes (ou modèles) de traduction – le mode « horizontal » et le mode « vertical » (De Groot 1997) – qui alternent au cours de la traduction, et deux étapes de la compréhension monolingue – celle d'intégration sémantique des éléments lexicaux et celle d'interprétation inférentielle complexe – mises en évidence par les sciences neurocognitives. L'hypothèse soutenue est que la compréhension au cours de la traduction est un processus essentiellement bilingue, en ce sens que la compréhension du texte source subit des contraintes exercées par les besoins de la production. Cependant, ces contraintes diffèrent selon le mode, horizontal ou vertical, adopté pour traduire un segment du texte.

Abstract

The aim of the present study is to discuss the question of how comprehension during translation differs from comprehension during monolingual reading. With this question in mind, a parallel is drawn between two alternating translation modes – the “horizontal” mode and the “vertical” mode (De Groot 1997) – and two stages of monolingual meaning processing uncovered by the cognitive neuroscience: the stage of semantic integration of lexical items and the stage of complex inferential processing. The article argues that the comprehension during translation is essentially a bilingual process, in the sense that it is constrained by the production needs. However, these constraints vary depending on whether the mode of translating is horizontal or vertical.

1. Introduction

On entendra par *processus de traduction* les processus cognitifs, conscients et inconscients, de compréhension et de production qui ont lieu dans la tête du traducteur lorsqu'il produit un segment du texte cible (TC) à partir d'un segment du texte source (TS). Il sera supposé que la langue cible (LC) est la langue L1 (la langue dominante) du traducteur et la langue source (LS) est sa langue (ou une de ses langues) L2. La question qui sera posée est de savoir en quoi la « compréhension pour traduction » diffère de la compréhension au cours d'une simple lecture monolingue. Je soutiendrai l'hypothèse que la compréhension du TS subit des contraintes exercées par la production en LC et s'adapte aux besoins de celle-ci et que, par conséquent, le trait distinctif de la « compréhension pour traduction » est qu'elle n'est pas unilingue mais essentiellement bilingue.

Il est difficile de savoir quelles formes prend la compréhension dans l'esprit d'un individu particulier au cours de la lecture. La traduction, par contre, nous offre parfois cette possibilité. C'est le cas lorsque l'on identifie dans le TC certains écarts du TS qui nous fournissent des indications sur la manière dont le traducteur a compris celui-ci. Ces écarts sont généralement traités dans la littérature traductologique sous l'étiquette commune d'« explicitations ». Cependant leur nature et leurs motivations peuvent être très variées. Je m'intéresserai à un type particulier d'explicitations, celui où le traducteur verbalise dans son TC ses représentations (images) mentales qui reflètent sa compréhension personnelle d'un segment. J'examinerai quelques exemples de ce type pour appuyer mes arguments concernant l'influence de la production sur la compréhension.

La question de l'interaction entre la production et la compréhension est liée aux deux modèles théoriques du processus de traduction connus sous les termes de *modèle vertical* et *modèle horizontal* dus à De Groot (1997, p. 30). Selon De Groot, il s'agit simplement de deux modes de traduction qui alternent au cours du processus de traduction. Le modèle vertical suppose que la compréhension d'un segment du TS est antérieure à, et indépendante de, la production en LC. La compréhension équivaut

ici à la construction d'un modèle mental abstrait, « déverbalisé » (non linguistique), du contenu qui est ensuite verbalisé en LC (Séleskovitch & Lederer 2014 [1984]). Le modèle vertical sera présenté en grandes lignes dans la section 2, où nous nous pencherons également sur les avantages et les inconvénients de la proposition de modéliser la traduction en termes de « transfert » orienté du TS vers le TC (Shreve & LaCruz 2017).

La section 3 propose un aperçu des études psycholinguistiques comportementales qui tendent à montrer que les processus de compréhension du TS et de production du TC se déroulent, dans des cas par défaut, non pas de manière séquentielle comme le prévoit le modèle vertical, mais quasi simultanément, en parallèle. Cette (quasi) simultanéité donne lieu au mode de traduction *horizontal*.

Dans la section 4, un parallèle sera établi entre les modes horizontal et vertical qui alternent au cours de la traduction et deux étapes du processus de compréhension (monolingue) observées au moyen de méthodes neurophysiologiques dans le cadre des neurosciences cognitives.

Dans la section 5, je reviendrai au mode vertical, et plus particulièrement au cas où le traducteur verbalise dans son TC ses représentations (images) mentales qui attestent de la manière dont la compréhension s'est effectuée. Je m'appuierai sur ces cas pour soutenir que non seulement dans le mode horizontal mais aussi dans le mode vertical, la compréhension du TS n'est pas antérieure à, et indépendante de, la production, mais qu'elle s'adapte aux besoins de celle-ci tels qu'ils sont ressentis subjectivement par le traducteur.

2. Le modèle vertical et la question du transfert

Traditionnellement, le modèle vertical conçoit la traduction comme deux processus monolingues consécutifs, celui de compréhension et celui de production (Séleskovitch & Lederer 2014 [1984])¹. La compréhension d'un segment entrant du TS

¹ Pour Séleskovitch & Lederer (2014), qui n'utilisent pas le terme de *modèle vertical*, c'est le seul et unique « bon » modèle du processus de traduction. Le

équivalait à sa « déverbalisation », c'est-à-dire à la construction d'un modèle mental abstrait débarrassé des mots qui l'ont activé. Ensuite, le modèle mental ainsi créé est verbalisé dans la LC. L'objectif premier de la célèbre formule de Séleskovitch & Lederer (2014) était didactique : lutter contre la tendance des étudiants traducteurs à « traduire sans comprendre », c'est-à-dire à concevoir la traduction comme une conversion de structures lexico-syntaxiques du TS en celles de la LC.

L'idée, purement intuitive, de Séleskovitch & Lederer selon laquelle « le sens est un état de conscience » (2014, p. 143) a été confirmée par de nombreuses études relevant des sciences cognitives théoriques. Selon celles-ci, les mots et les structures syntaxiques d'un input linguistique (une proposition, une phrase) nous donnent des instructions sur la manière de construire le modèle mental (Zwaan & Radvansky 1998, p. 177). Un modèle mental comprend, sous une forme schématique, le contenu propositionnel (logico-sémantique) de ce qui est dit et des inférences (sémantiques et pragmatiques) tirées de ce qui est dit, des concepts, qui font partie du contenu propositionnel, et différentes formes d'imagerie mentale (représentations non propositionnelles évoquées sous la forme d'images)².

Au cours de la lecture monolingue ordinaire, ces micro-modèles mentaux se succèdent très rapidement, sans qu'on s'en rende compte. Ils sont souvent approximatifs, incomplets et incorrects (Kintsch & Mangalath 2011, p. 357). Selon le modèle vertical, ce n'est pas le cas au cours de la traduction, où le traducteur analyse consciemment les détails de chaque modèle mental dans le but de les verbaliser au moyen de la LC.

Dans le cas idéal, le modèle mental devrait être identique pour le TS et le TC. Cependant, comme nous le verrons dans la section

terme de *modèle vertical* a été proposé par de Groot (1997, p. 30), où il désigne spécifiquement le modèle décrit par Séleskovitch & Lederer.

² J'utiliserai le terme de « modèle mental » (Johnson-Laird 1983) pour désigner la compréhension au sens général. Le terme de « représentations mentales », qui est souvent utilisé, lui aussi, au sens général, sera réservé ici uniquement à la compréhension non propositionnelle, celle qui prend la forme d'images mentales (au sujet des deux types de constructions mentales, propositionnelles / conceptuelles et non propositionnelles, cf. par ex. Paivio 1990 ; 2014). Nous reviendrons à cette question dans la section 5.

5, cet objectif est difficile, voire impossible, à atteindre dans le cadre du mode vertical car ce mode est précisément déclenché par un ressenti de manque de ressources lexico-syntaxiques « équivalentes ». Les ressources de la LC utilisées dans ce mode sont par définition non identiques à celles de la LS, ce qui donne lieu à deux modèles mentaux qui diffèrent à des degrés variables.

Le mode vertical a beaucoup de vertus. Cependant, comme nous le verrons dans la section suivante, ce n'est pas un mode de traduction qui est adopté automatiquement, par défaut. Ce n'est pas un hasard s'il était proposé par Séleskovitch & Lederer, entre autres, pour lutter contre la tendance, non contrôlée et puissante, à adopter spontanément le mode horizontal (cf. section 3). Cette tendance est propre à tous les traducteurs quel que soit leur niveau d'expertise (cf. par exemple Tirkkonen-Condit 2005). Coûteux en termes d'efforts cognitifs, le mode vertical ne se déclenche que lorsque le mode horizontal se heurte à un obstacle. Nous y reviendrons de manière plus détaillée dans les sections 3 et 5.

Ce qui nous intéressera à ce stade c'est un problème que le modèle vertical pose sur un plan purement théorique. Ce problème consiste en ce que le modèle vertical ne contient aucun trait qui soit spécifique à la traduction. Dans le cadre du modèle vertical, la compréhension du TS ne se distingue en rien de celle d'un lecteur unilingue ordinaire, à part une attention particulière aux détails du modèle mental. La production est elle aussi identique à celle d'un scripteur monolingue (cf. plus bas), avec comme seule différence le fait que le traducteur ne produise pas de contenu, celui-ci étant fourni par le modèle mental dérivé du TS.

Pour remédier à ce problème, Shreve & LaCruz (2017, p. 129) ajoutent au modèle une troisième composante qu'ils appellent *transfert* et qu'ils situent à l'étape intermédiaire, entre la compréhension et la production : *compréhension* → *transfert* → *production*. Ils définissent le *transfert* comme suit :

[...] the cognitive process of selecting the most appropriate linguistic structures from a target language system in such a way as to ensure that all relevant meaning elements and structures present in a source language text or that are required for text comprehension [...] are represented explicitly or implicitly in an acceptable and coherent (to the target culture) target text. (Shreve & LaCruz 2017, p. 129)

Ainsi définie, la notion de transfert soulève deux questions : (i) il n'est pas clair en quoi le transfert diffère de la production, puisque toute production monolingue contrôlée (consciente) inclut une étape de recherche de moyens lexico-syntaxiques adéquats susceptibles d'exprimer un contenu conceptuel conçu préalablement (cf. par exemple le modèle de la production de Levelt 1989³) ; (ii) on se demande pourquoi la définition du transfert est formulée dans des termes plutôt prescriptifs que descriptifs (elle ressemble à une recette de « bien traduire »), ce qui contraste avec l'approche générale adoptée dans l'article de Shreve & LaCruz (2017).

Il me semble que la clé de ce dernier problème est que toute définition du processus de traduction en termes de transfert unidirectionnel, du TS vers le TC, ne peut être que prescriptive. La raison en est qu'une telle définition prend le TS pour un modèle de référence fixe et immuable. La traduction ne peut alors que chercher à s'en rapprocher. Il ne reste donc qu'à édicter des règles qui assurent un rapprochement maximal et à juger une traduction en fonction de sa distance par rapport au modèle. Or une approche prescriptive-évaluative ne nous fait pas progresser dans notre compréhension des processus cognitifs réels.

J'avancerai une hypothèse alternative selon laquelle la traduction diffère effectivement des deux processus monolingues, celui de compréhension et celui de production. Je soutiendrai que le trait distinctif de la traduction consiste en ce que la « compréhension pour traduction » n'est pas unilingue, la LC étant toujours active au cours de la compréhension. Dans la section 3, j'exposerai des arguments qui soutiennent cette hypothèse dans le cadre du mode de traduction horizontal. Dans la section 5, nous

³ Le modèle de la production de Levelt (1989) comprend plusieurs étapes (ou modules) ordonnées : le *concepteur* crée le contenu conceptuel (une sorte de modèle mental préverbal) ; le *formulateur* assure l'accès aux ressources lexicales (lemmes) et insère les lemmes dans des nœuds d'une structure syntaxique ; l'*articulateur* effectue l'encodage phonologique ; le *moniteur* est un circuit de retour qui assure la compréhension et le contrôle de la production. Bien que le modèle de Levelt soit conçu pour la production orale, il peut aussi s'appliquer, avec quelques légères adaptations, à la production écrite. Ainsi, l'*articulateur* est bien présent dans la production écrite sous la forme de la « voix interne », encodage phonologique silencieux qui précède l'écriture (Chenoweth & Hayes 2003).

examinerons la manière particulière dont la compréhension bilingue intervient dans le cadre du mode vertical.

3. Le modèle horizontal

L'activation du mode vertical requiert un effort contrôlé (cf. sections 4 et 5). Quant au mode horizontal, il se déclenche automatiquement dès les premiers instants de la « lecture pour traduction », intervenant ainsi dans la construction du modèle mental. Obtenues en psycholinguistique par des méthodes expérimentales, ces données confirment l'hypothèse que, lorsque les sujets reçoivent la consigne de « lire pour traduire », la LC est activée parallèlement à la lecture du TS (Macizo & Bajo 2004, 2006 ; Kaushanskaya & Marian 2007 ; Ruiz *et al.* 2008 ; Schaeffer & Carl 2013 ; Schaeffer *et al.* 2017).

Le mode horizontal est une traduction « code-à-code » (Ruiz *et al.* 2008), un remplacement progressif des structures lexico-syntaxiques d'un segment du TS par celles de la LC. Il est facilité par le fait que les deux langues impliquées dans la traduction partagent un certain nombre de structures syntaxiques et qu'une partie non négligeable du lexique est également « partagée » (cf. ci-dessous). Bien entendu, ce mode de traduction « automatique » n'est pratiqué que lorsqu'il est possible, parfois dans de petites parties d'un segment interrompues par des interventions du mode vertical, parfois dans une séquence relativement longue.

C'est la syntaxe qui joue le rôle de locomotive dans le processus de traduction horizontale. L'idée de syntaxe partagée et d'amorçage syntaxique bilingue (*bilingual syntactic priming*) (Hartsuiker *et al.* 2004 ; Pickering & Ferreira 2008 ; Schaeffer & Carl 2013) s'appuie sur un principe fondamental qui caractérise notre système cognitif, celui d'efficacité et d'économie de l'effort : les règles syntaxiques qui sont identiques dans les deux langues (dans toutes leurs applications ou dans leurs applications centrales), par exemple l'ordre SVO ou le passif, ne sont représentées qu'une seule fois dans la mémoire procédurale (celle qui contient les procédures automatiques de « savoir-faire »). En plus de la « syntaxe partagée », les traducteurs acquièrent, au cours de leur formation et de leur expérience professionnelle, un certain

nombre de routines de conversion de structures syntaxiques non partagées de leur LS habituelle en celles de la LC, qui s'ajoutent au répertoire de structures partagées (Paradis 1994, p. 329).

Comme le montre l'exemple (1), l'opération de copier dans le TC une structure syntaxique amorcée (*primed*) par le TS, en appliquant éventuellement quelques routines de conversion, ne demande qu'un effort cognitif minimal.

- (1) a. Olivia tugged at the sleeve of **Julia's nightdress** to wake her, **a process** that always took some time. **Amelia, in the next bed**, was already awake but kept **her** eyes closed to savour the last drop of sleep.

(Atkinson 2004)

b. Olivia tira sur la manche de **chemise de nuit de Julia** pour la réveiller, **processus** qui prenait toujours beaucoup de temps. **Dans le lit d'à côté, Amelia** était déjà réveillée, mais gardait **les** yeux fermés pour savourer la dernière miette de sommeil.

(Atkinson / Caron 2004)

La structure syntaxique fournit des nœuds syntaxiques qu'il ne reste qu'à remplir avec des éléments lexicaux de la LC. Or les mots sont traités dans la mémoire de travail plus facilement lorsqu'ils sont comprimés dans un syntagme (un nœud) d'une structure syntaxique que lorsqu'ils sont traités comme des éléments isolés (Nelson *et al.* 2017)⁴.

Le lexique exerce lui aussi un effet d'amorçage bilingue. Tout traducteur possède un lexique bilingue plus ou moins étendu. Ce lexique est composé de paires dans lesquelles un mot de la LS

⁴ La mémoire de travail ne peut traiter que quatre ou maximum cinq unités d'information (*information chunks*) à la fois (cf. Cowan 2000-2001 ; Nelson *et al.* 2017). Une unité d'information peut être un mot isolé, une expression polylexicale, un groupe de mots liés par des relations associatives (Cowan 2000-2001) ou encore, comme le montre l'étude neurophysiologique de Nelson *et al.* (2017), un syntagme (SN, SV, etc.) composé de plusieurs mots. Lorsque les mots peuvent être comprimés dans un syntagme, l'effort cognitif (activité électrique), mesuré par l'amplitude du signal électrique, se relâche au bout de chaque syntagme construit (Nelson *et al.* 2017). Ainsi, l'effort nécessaire pour traiter une phrase composée de trois syntagmes est le même que celui qui est nécessaire pour traiter trois mots isolés. Les observations neurophysiologiques rapportées dans Nelson *et al.* (2017) tendent à confirmer la théorie de Chomsky selon laquelle, sans la syntaxe, notre cerveau ne serait pas apte à traiter l'information efficacement.

habituelle du traducteur (sa langue L2) est relié par un lien lexical à un ou plusieurs mots de sa LC (sa langue L1). La robustesse de ces liens lexicaux bilingues enregistrés dans la mémoire varie en fonction de la fréquence de leurs activations préalables.

On trouve dans ce lexique bilingue tout d'abord des mots concrets dont le sens ne varie pas beaucoup avec le contexte, qui forment des paires « un-pour-un » (un seul mot de la LC pour un mot de la LS) et qui partagent la même représentation conceptuelle dans la mémoire sémantique (cf. par ex. Paivio 2014, Schaeffer *et al.* 2017). Par exemple, des paires de noms concrets comme *sleeve* – *manche* ou *nightdress* – *chemise de nuit* de (1) lexicalisent le même concept. On y trouve également des cognats, comme *process* – *processus*, *to savour* – *savourer* dans (1), qui exercent un effet d'amorçage bilingue puissant suite à leur ressemblance phonologique. On y trouve aussi des cas plus complexes, à savoir des mots dont la représentation sémantique n'est partagée que partiellement et/ou dont le sens est sujet à des variations contextuelles (cf. plus bas). Ces mots forment généralement un rapport de « plusieurs-pour-un » (un mot de la LS active plusieurs mots de la LC).

La question que soulève le mode horizontal est de savoir laquelle des deux langues, LS ou LC, assure la compréhension sémantique, c'est-à-dire l'accès à la mémoire sémantique. Cette question, dans sa version portant sur les langues L2 et L1 des sujets bilingues, fait l'objet de discussions dans le domaine des études psycholinguistiques du bilinguisme. L'une des approches les plus influentes est le Modèle hiérarchique révisé (*Revised Hierarchical Model, RHM*) de Kroll & Stewart (1994) et sa version mise à jour (Kroll *et al.* 2010) qui prend en compte certaines critiques qui ont été adressées à la version originale du modèle. Ce modèle est le plus proche de nos préoccupations parce qu'il est fondé sur les résultats obtenus, par des méthodes expérimentales, au cours des tâches de traduction, même s'il ne s'agit que de la traduction de mots isolés⁵. Selon Kroll & Stewart

⁵ Le modèle concurrent, selon lequel les bilingues accèdent au sens de manière non sélective, via L1 ou via L2 (cf. par exemple Dijkstra & Van Heuven 2002), n'est pas fondé sur des tâches de traduction mais sur des tâches de reconnaissance de mots.

(1994) et Kroll *et al.* (2010), chez les bilingues tardifs⁶, L1 reste la langue dominante qui a un accès privilégié au sens. Les liens des mots de L1 avec la mémoire sémantique sont plus directs et plus rapides, les représentations sémantiques et le réseau d'associations activées sont plus riches que pour les mots de L2. Quant aux mots de L2, ils ont bien, selon Kroll *et al.* (2010), un accès direct au sens, notamment au cours de tâches unilingues en L2⁷. Cependant, selon les auteurs, les choses seraient différentes lorsqu'il s'agit de traduire des mots, tâche qui implique les deux langues. Au cours de la traduction dirigée de L1 à L2, l'accès aux mots de L2 se ferait de manière indirecte, via la représentation sémantique activée par le mot de L1, selon le schéma *mot L1* → *sens* → *mot L2*. Par contre, au cours de la traduction de L2 en L1, la connexion entre les mots de L2 et L1 se ferait par la voie lexicale directe, du mot au mot, tandis que l'accès de L2 aux représentations sémantiques serait généralement indirect : il se ferait via les mots de L1, qui eux activent des représentations conceptuelles : *mot L2* → *mot L1* → *sens*⁸.

En se fondant sur Kroll & Stewart (1994) et Kroll *et al.* (2010), on pourrait conclure qu'au cours de la traduction en mode horizontal, les représentations sémantiques sont activées par la LC. Dans ce cas, la compréhension de la LS se ramènerait à l'activation des liens lexicaux avec des mots de la LC. Cependant, il ne faut pas oublier que le modèle en question se fonde sur la traduction de mots isolés. La traduction d'un texte, fût-elle horizontale, requiert que les liens lexicaux avec la LC soient activés par des mots contextualisés. Même si la base lexicale du mode horizontal est essentiellement constituée de mots concrets à sens (quasi) fixe,

⁶ Les bilingues tardifs sont des bilingues dont la L2 a été acquise après l'âge du développement langagier de la L1 (après l'âge de 6 ou 7 ans), et plus particulièrement à l'adolescence ou à l'âge adulte.

⁷ Cependant, selon les résultats obtenus par Thierry & Wu (2007) au cours d'une étude effectuée sur un groupe de bilingues chinois (L1) - anglais (L2 de niveau avancé), les sujets traduisent inconsciemment les mots de L2 en L1 même lorsqu'ils effectuent une tâche unilingue en L2.

⁸ Selon les critiques adressées au Modèle hiérarchique révisé (Kroll & Stewart 1994), celui-ci sous-estimait la possibilité de la médiation sémantique au cours de la traduction de mots de L2 en L1 (cf. Duyck & Brysbaert 2004, Brysbaert & Duyck 2010). Kroll *et al.* (2010) admettent cette possibilité, tout en maintenant le modèle original comme règle générale.

comme *sleeve* – *manche* dans (1), le même segment peut aussi comprendre des mots qui requièrent une contextualisation, ne fût-ce que minimale, sans pour autant mettre en route la machinerie lourde du modèle vertical (cf. sections 4 et 5), par exemple *the next bed* – le lit *d'à côté* ou *the last drop of sleep* – la dernière *miette* de sommeil dans (1). Or la contextualisation d'un élément lexical passe par une représentation sémantique (cf. section 4).

Cet argument plaide en faveur d'une hypothèse alternative, plus souple, selon laquelle, dans le cadre du mode horizontal, les représentations sémantiques sont activées par les mots du TS soit indirectement, via les mots de la LC (*mot du TS* → *mot du TC* → *sens*), soit directement : *mot du TS* → *sens* → *mot du TC* (→ *sens*). Dans le premier cas, une seule représentation sémantique est partagée par la paire de mots des deux langues. Dans le second cas, le mot du TS passe par la médiation sémantique, dans laquelle son sens contextuel est ajusté, avant d'aboutir à la lexicalisation de ce sens dans la LC, qui active elle aussi une représentation sémantique. Par exemple, la représentation sémantique de *drop* dans (1) est différente de celle de *miette* même si les deux représentations ont une zone d'intersection dans le contexte de (1). En grandes lignes, on peut parler, dans les deux cas, d'un accès bilingue à la mémoire sémantique.

Le grand avantage du mode horizontal, lorsqu'il est possible, est que les segments traduits en ce mode se caractérisent par un degré de proximité maximal avec le TS (cf. exemple 1). Cependant, ce mode de traduction s'interrompt au premier obstacle dont le traducteur prend conscience. A la différence d'une simple contextualisation d'un mot, l'obstacle se présente typiquement comme un ressenti subjectif de manque de ressources lexicales bilingues ou de discordance entre le mot de la LC amorcé par un mot du TS et un contexte spécifique. La prise de conscience d'un obstacle suffit pour déclencher le mode vertical⁹. La fonction du

⁹ Tirkkonen-Condit (2005, p. 407) estime que le mode horizontal est constamment contrôlé par une sorte de « moniteur », défini comme l'aptitude du traducteur à contrôler sa propre « performance » (« ability to monitor one's own performance », où « performance » semble référer à la production), et que c'est ce moniteur qui arrête le mode horizontal et déclenche le mode vertical. Cette définition est proche de la manière dont le module appelé « moniteur » est défini

mode vertical consiste à placer au centre de l'attention (dans la mémoire de travail) le modèle mental issu de la lecture du TS pour le soumettre à une analyse consciente dans le but de chercher des moyens lexico-syntaxiques de la LC mieux adaptés au modèle ou, le cas échéant, d'adapter le modèle aux ressources de la LC accessibles au traducteur.

L'exemple (2)¹⁰ illustre le contraste entre la traduction d'un groupe nominal en mode horizontal par connexion lexicale (« du mot au mot ») dans (2b) et (2c) et la mise en action du mode vertical, dont le mécanisme cognitif diffère d'une simple contextualisation sémantique, dans (2d). Notons que, sans tenir compte du cas qui nous intéresse dans (2d), les trois traductions sont globalement effectuées en mode horizontal, à part une inférence élaborative, minimale, explicitée dans (2b) (*à l'hôpital*) (cf. section 4), et un petit écart lexico-syntaxique dans (2d) (*two... drove off, one bearing..., the other carrying...*).

- (2) a. [...] две санитарные машины увезли: одна – обезглавленное тело и отрезанную голову в морг, другая – раненную осколками стекла красавицу вожатую, **дворники в белых фартуках** убрали осколки стекол и засыпали песком кровавые лужи [...].
(Boulgakov 1974)

b. [...] deux ambulances emmenèrent, l'une le corps sans tête et la tête coupée à la morgue, l'autre, la jolie conductrice, blessée par les éclats de vitre, à l'hôpital, **des concierges en tablier blanc** balayèrent les morceaux de verre et répandirent du sable sur les flaques de sang [...].

(Boulgakov / Ligny 1993)

c. [...] deux ambulances avaient emporté, l'une le corps sans tête et la tête coupée à la morgue, l'autre la jolie conductrice blessée par

dans le modèle de la production (monolingue) de Levelt (1989), selon lequel le *moniteur* est un circuit de retour qui assure la compréhension et le contrôle de la production (cf. note 3). Pour Schaeffer & Carl (2013, p. 185), c'est le processus vertical, postérieur au processus horizontal, qui contrôle la conformité du mode horizontal aux normes de la LC et aux considérations contextuelles.

¹⁰ Dans cette section et dans la section 5, nous ne proposons pas de traduction « littérale » des exemples russes étant donné que celle-ci poserait les mêmes problèmes de choix lexical que ceux qui sont discutés dans l'analyse des traductions. Pour se faire une idée du contenu des éléments lexicaux problématiques, le lecteur est invité à se fonder sur la comparaison des trois traductions et la description qui suit ces exemples.

des éclats de verre ; **des concierges en tablier blanc** avaient balayé les morceaux de vitres et jeté le sable sur les mares de sang [...].
(Boulgakov / Flamant 2004)

d. Two ambulances drove off, one bearing the body and the decapitated head to the morgue, the other carrying the beautiful tram-driver who had been wounded by slivers of glass. **Street sweepers in white overalls** swept up the broken glass and poured sand on the pools of blood.

(Boulgakov / Glennly 2004)

Dans (2b) et (2c), ce sont des *concierges* qui effacent les traces de l'accident qui a eu lieu sur la ligne du tram, près d'un parc. Le mot *concierges* est amorcé par le lien lexical direct avec le mot *dvorniki* du TS. Il s'agit en effet de l'« équivalent » le plus courant du mot russe qui fait certainement partie du lexique bilingue des traducteurs. Tout comme dans le TS, les personnes en question portent un *tablier blanc*. Le mode de traduction de l'ensemble du syntagme est horizontal.

Dans (2d), ces mêmes personnes sont nommées *street sweepers*. Cet écart de l'équivalent lexical direct (*janitors*) est dû à l'analyse du modèle mental, déclenchée par une prise de conscience de la discordance entre le mot activé par le lien lexical et le contexte pragmatique général : l'accident a eu lieu dans la rue. L'analyse du modèle mental s'effectue généralement sous la forme d'un raisonnement inférentiel, en l'occurrence d'une inférence abductive¹¹ (quelque chose comme : *ces personnes balaient la rue ; normalement, ceux qui balaient la rue sont des « street sweepers »*). Le fait que les personnes en question portent des *white overalls* semble être dû à une adaptation culturelle, plus précisément à la représentation mentale de *street sweepers* typiques de la culture d'accueil, démarche qui relève elle aussi du mode vertical (cf. section 5). Après cette intervention du mode vertical, la traduction retourne au mode horizontal.

Dans la section 4, nous examinerons plus en détail le rapport, d'une part, entre la contextualisation d'unités lexicales et le mode

¹¹ Une inférence abductive est une inférence probabiliste qui part de l'observation d'un cas spécifique et cherche à trouver la « meilleure » règle générale susceptible d'expliquer ce cas. Les prémisses de l'inférence abductive ne garantissent pas la vérité de la conclusion.

horizontal, et d'autre part entre l'interprétation inférentielle et le mode vertical.

4. Contextualisation des unités lexicales et interprétation inférentielle à la lumière des approches neurophysiologiques

En lisant simplement « pour comprendre » ou en écoutant un discours dans notre langue L1 ou dans une langue L2 de niveau avancé, nous avons l'impression que la compréhension se produit instantanément, au moment même de la lecture ou de la réception auditive des mots. En réalité, la compréhension d'un stimulus verbal, qu'il soit écrit (réception par la modalité visuelle) ou oral (réception par la modalité auditive), n'est pas un événement instantané mais un processus qui se distribue dans le temps et dans l'espace, impliquant différentes zones du cerveau (cf. e.a. Bambini & Bara 2012).

Dans le cadre des sciences neurocognitives, c'est la méthode neurophysiologique par potentiels évoqués cognitifs (*Event-Related Potentials*, désormais *ERP*) qui a contribué de manière remarquable à l'étude de la distribution temporelle des événements qui constituent la compréhension. La méthode consiste à enregistrer, à l'aide d'électrodes (EEG), les modulations de l'activité électrique du cerveau qui se produisent à différentes distances temporelles par rapport à l'émission d'un stimulus visuel (une phrase ou un texte qui défilent sur l'écran) ou auditif. Les écarts du signal électrique par rapport à la ligne de base et leur amplitude enregistrés reflètent l'intensité de l'activité cérébrale dans différentes zones à différentes étapes de la compréhension.

Dès le début de son utilisation dans les années 80 (cf. Kutas & Federmeier 2011 sur l'histoire des études par ERP), cette méthode a permis d'observer une amplification significative du signal électrique lorsqu'une phrase présentée aux sujets par la voie visuelle ou auditive contenait un mot incongru dans son contexte, telle que *Jean a piqué le steak avec sa chaussette* (par rapport à *fourchette*). Comme le pic de l'amplification graduelle se situait à environ 400 ms après l'émission du stimulus (*chaussette* dans notre exemple) et qu'il était négatif, cette composante est connue sous le nom de *N400*. Beaucoup d'études de *N400* ont été

effectuées depuis. Elles convergent en ce qu'il s'agit d'une étape de compréhension à laquelle une unité lexicale entrante est intégrée au contexte créé par la partie précédente de la phrase. Dans l'exemple ci-dessus, le contexte précédent (*Jean a piqué le steak avec...*) suggère un mot comme *fourchette* ou *couteau*. L'amplification significative du signal reflète la difficulté à intégrer au contexte un mot incongru ou simplement imprévu (non anticipé, non suggéré par le contexte qui précède).

L'effet N400 est observé pour chaque unité lexicale entrante. Lorsque le mot est facilement intégrable, prévisible dans son contexte, l'écart du signal de la ligne de base a une amplitude réduite.

La conclusion tirée des études de N400 à ce jour semble assez consensuelle (cf. la revue de la littérature dans Kutas & Federmeier 2011) : N400, qui s'étend en réalité sur un intervalle allant de 200 à 600 ms, reflète le moment « magique » où le mot, reconnu au cours des premières 150 ms – 250 ms, entre en contact avec la mémoire sémantique. Les connaissances activées (informations encyclopédiques, connaissance du monde), c'est-à-dire la compréhension du mot, sont relatives non pas au mot abstrait, avec toute sa sous-détermination et sa polysémie, mais au mot contextualisé. On situe également à N400 les inférences élaboratives simples dont les prémisses, données par le contexte précédent, mènent directement à la conclusion. D'après Kutas & Federmeier (2000, p. 467), le système de compréhension utilise toute l'information qu'il peut aussitôt qu'il peut en recourant notamment à des stratégies prédictives (qui ne sont autre chose que des inférences élaboratives).

Une question importante consiste à savoir ce qu'on entend par *contexte*. Selon Van Berkum *et al.* (1999), le discours précédent, même distant, peut avoir les mêmes effets sur l'intégration sémantique d'un mot (N400) que le contexte local, celui de la phrase. Van Berkum (2009) rapporte des effets similaires sur N400 produits par le contexte pragmatique, par exemple par la situation dans laquelle la phrase est énoncée, les informations que les sujets ont sur le locuteur, etc. Les études concernant les effets de ces aspects pragmatiques sur N400 ne se trouvent qu'à leurs débuts.

Une autre composante, plus tardive, du processus de compréhension n'est observée, dans un intervalle entre 500 ms et 900 ms, que dans des cas où le traitement du matériel linguistique requiert un effort particulier. Comme son pic, positif, correspond typiquement à 600 ms, cette composante est connue comme P600. Au début, l'effet P600 a été observé dans des cas de révision syntaxique, lorsque l'interprétation qui semblait être prescrite par la structure syntaxique entraînait en conflit avec l'intégration sémantique réalisée à N400 (cf. par ex. Brouwer *et al.* 2012). Cependant, l'effet P600 est également observé dans différents cas où l'intégration contextuelle réalisée à N400 requiert une révision ou une mise à jour du contexte (Bambini & Bara 2012). C'est notamment le cas au cours du traitement des métaphores (ou du moins de certaines d'entre elles, cf. Weiland *et al.* 2014), de comparaisons (généralement métaphoriques), d'ironie, d'implicatures. Tous ces cas représentent différents types de discours non littéral dont l'intégration sémantique à N400 requiert une révision. Certains auteurs estiment que l'effet P600 reflète l'attribution des intentions au locuteur, c'est-à-dire la « lecture dans l'esprit », ou « théorie de l'esprit » (*Mind-reading* ou *Theory of Mind*) (cf. par ex. Schumacher 2012, p. 49). Nous reviendrons à cet aspect dans la section 5.

Bref, si N400 est l'intégration au contexte, la composante P600 est associée, dans l'état actuel des recherches, à la révision du contexte (Schumacher 2012 ; Bambini & Bara 2012) et à la résolution de conflits (Brouwer *et al.* 2012), en d'autres mots, à l'ajustement du modèle mental du discours, processus qui se fonde, dans tous les cas énumérés ci-dessus, sur une computation inférentielle complexe qui implique une activité intense de la mémoire de travail (Van Berkum 2009).

La question se pose de savoir si l'intégration sémantique (N400) est un processus automatique (inconscient) ou un processus contrôlé. Selon Kutas & Federmeier (2011), la reconnaissance des mots (150 ms à 250 ms) est un processus précoce entièrement automatique. Quant à N400, ce processus n'est pas tout à fait automatique en ce sens qu'il est modulé par une attention sélective, éveillée par des mots imprévus, incongrus, prononcés avec un accent particulier, imprimés en majuscules, bref, par tout ce qui est

susceptible d'éveiller l'attention. Cependant, il n'atteint pas le niveau de conscience vigilante qui caractérise les processus hautement contrôlés de P600 (Van Berkum 2009).

Quel est le rapport entre les étapes de compréhension mises en évidence par l'approche neurophysiologique (ERP) et les deux modes, horizontal et vertical, en traduction ? Mon hypothèse est que les processus cognitifs qui sous-tendent le mode horizontal, illustré par les exemples (1) et (2), relèvent, pour les deux langues, du niveau de l'intégration sémantique, N400. Le remplacement des mots du TS par ceux de la LC n'est pas tout à fait automatique parce qu'il tient compte, dans les deux langues, de l'intégration des unités lexicales dans leur contexte. Il est possible que la compréhension de certains mots, particulièrement faciles, du TS s'arrête au niveau de leur reconnaissance (avant 300 ms), avant que la mémoire sémantique soit activée, comme le soutient le Modèle hiérarchique révisé (Kroll & Stewart 1994, Kroll *et al.* 2010), et que leur intégration sémantique ait lieu uniquement dans la LC au cours de la production. Cependant, dans la grande majorité des cas, la traduction tend à montrer que les mots du TS sont compris dans leur sens contextualisé. Les mots sont tout aussi contextualisés au cours de la production dans la LC. Les petits ajustements lexicaux dans la LC, comme *the next bed – le lit d'à côté* (exemple 1), relèvent eux aussi du niveau N400. Ils se fondent sur des inférences élaboratives simples relatives aux traits hautement probables d'un concept ou d'une situation (Singer & Leon 2007 : 12). Ces mêmes inférences élaboratives sont parfois explicitées, comme c'est le cas dans (2b) : *deux ambulances emmenèrent, l'une le corps (...) à la morgue, l'autre, la jolie conductrice, blessée (...), à l'hôpital.*

La propriété du mode horizontal, qui me semble définitoire, est que ce processus est limité aux segments où la compréhension du TS et la production du TC relèvent de N400. C'est un processus quasi automatique, mais néanmoins modulé par l'attention sélective. Cela explique l'observation de Paradis (1994, p. 332), selon lequel une traduction qui procède par remplacement de structures lexico-syntaxiques du TS par celles de la LC ne requiert qu'une compréhension superficielle (*shallow understanding*). Par contre, le mode vertical est vertical parce qu'il se caractérise par

une activité inférentielle intense, d'origine volitionnelle, lorsque le traducteur pense que celle-ci est requise par la production (cf. section 5).

5. Représentations mentales comme cas particulier du mode vertical

Causé par un ressenti de manque de ressources bilingues satisfaisantes, le mode vertical place au centre de l'attention le modèle mental construit ou en construction. Le but intentionnel de cette opération est soit de chercher des moyens linguistiques mieux adaptés au modèle mental soit d'adapter le modèle mental aux ressources de la LC accessibles au traducteur. Comme il s'agit, en grandes lignes, de la révision ou de l'adaptation du modèle mental, les processus cognitifs qui constituent le mode vertical relèvent du niveau supérieur, P600, du traitement du langage (cf. section 4), même si ces processus peuvent prendre un temps bien plus long qu'au cours d'une simple lecture monolingue.

Le modèle mental contient entre autres (cf. plus bas) des inférences dont les prémisses sont puisées par le traducteur dans le stock de ses connaissances relatives au monde et au contexte, car le segment en cours de traitement, et donc son modèle mental, doivent s'intégrer au modèle global du contexte précédent et être cohérents par rapport à celui-ci et aussi par rapport à ce que le traducteur sait sur le monde. Dans les termes généraux, les aspects du discours typiquement traités dans le mode vertical relèvent de la cohérence ou de l'attribution des intentions à l'auteur du TS (lecture dans l'esprit, ou théorie de l'esprit (*Mind reading, Theory of mind*)). Ces deux aspects sont étroitement liés, d'autant plus que, comme le suggèrent des études neurocognitives par imagerie, ils sont traités dans la même zone de l'appareil cognitif, à savoir le cortex frontal médian (Bambini & Bara 2012).

Comme tous ces aspects interprétatifs sont constitués en grande partie d'inférences, la variante la plus typique du mode vertical est celle où le traducteur, dans sa tentative d'adapter le TS au modèle, explicite ses propres inférences.

D'après Blum-Kulka (1986), l'explicitation est un phénomène inhérent à toute médiation langagière, et en particulier à la

traduction. Cependant, le concept d'explicitation reste vague dans les études traductologiques (cf. Becher 2010 pour les critiques). Dans les approches de corpus, les études qui portent sur les explicitations identifiables automatiquement dans des corpus parallèles se limitent essentiellement à l'explicitation de certaines relations discursives par des connecteurs¹².

Pourtant, les explicitations que l'on trouve dans les traductions représentent une source d'informations précieuse sur la construction de modèles mentaux et leur verbalisation dans le TC. Il est vrai que cet objet d'étude ne se laisse pas cerner facilement. Je ne peux que partager à ce propos la remarque de Pym (2005) sur l'étude des explicitations dans les approches par corpus :

[...] Any braver notion of explicitation [beyond cohesive shifts] must address more than a few problems in the philosophy of language. (Pym 2005, p. 34)

En effet, les explicitations verbalisent certains éléments du modèle mental construit par le traducteur. Or les matériaux de construction de cette entité mentale sont de nature hétérogène. On y trouve des représentations propositionnelles (objets abstraits logico-sémantiques), des concepts (objets abstraits dont certains (listes de traits) ont une structure semblable à celle du langage et certains autres – ceux d'objets concrets – se présentent souvent sous la forme d'images : *table, vache,...*), des schémas d'actions (dont certains sont de nature encyclopédique et certains autres sont modalisés en fonction de l'expérience individuelle du sujet), on y trouve aussi des produits purs d'imagerie mentale, une sorte de tableaux qui portent des traces de l'expérience sensorielle individuelle (cf. par exemple Margolis & Laurence 2007 ; Barsalou 2008 ; Kiefer & Pulvermüller 2012). Les rapports entre ces objets abstraits (propositions, concepts) et entités mentales (schémas

¹² Dans ces études, le terme d'*explicitation* ne désigne pas toujours la verbalisation d'une inférence. Ainsi, l'étude de Olohan & Baker (2000), largement citée dans les travaux sur l'explicitation, se penche sur « l'explicitation » du complémenteur *that* après les verbes de parole (*to say, to tell*) pour constater que sa fréquence est plus élevée dans un corpus de traductions que dans celui de textes « natifs ». Le phénomène étudié ne relève pas, selon nous, de l'explicitation mais plutôt de la normalisation. Étant un élément fonctionnel (grammatical), *that* est dépourvu de contenu sémantique et n'est donc pas dû à une inférence.

d'actions, images) font depuis l'antiquité l'objet de discussions dans la philosophie, la philosophie du langage et actuellement, dans les sciences cognitives.

Nous examinerons un cas particulier du mode vertical, lié à cette problématique complexe, celui où l'explicitation du traducteur verbalise une image (une représentation mentale) qui fait partie de son modèle mental. Nous passerons d'abord en revue les exemples (3) à (5) accompagnés de quelques brefs commentaires concernant leurs particularités linguistiques pour procéder ensuite à une discussion générale.

- (3) a. Auch ergab sich nach dem Verzehr der Suppe eine baldige Auflösung, ein Auseinanderdriften der einzelnen Familienmitglieder, dem sich allein der Vater widersetzte, indem er oft bis acht, halb neun an seinen Käse und Wurstbrotten » **handwerkte** «.

(Steinfest 2004)

b. Une fois la soupe consommée, une dispersion presque immédiate s'ensuivait, une dérive des membres de la famille, à laquelle seul le père résistait, **œuvrant** souvent jusqu'à huit heures, huit heures et demie, à ses tartines de fromage et de saucisson.

(Steinfest / Gepner 2011)

c. En effet, aussitôt la soupe ingurgitée, la famille avait tendance à se disperser et ses membres partaient dans des directions opposées, un phénomène auquel seul le père résistait, lui qui restait souvent attablé jusqu'à huit heures ou huit heures et demie, **penché laborieusement** sur son pain, son fromage et ses saucisses **tel un artisan à l'ouvrage**.

(Steinfest / Coulon 2018)

Dans (3c)¹³, c'est la difficulté de rendre le sens métaphorique du verbe *handwerkte*, marqué dans (3a) par des « guillemets craintifs »¹⁴, qui force le traducteur non seulement à recourir à un tour comparatif (*tel un artisan à l'ouvrage*), mais aussi à justifier cette comparaison en verbalisant l'image mentale du père *penché laborieusement* sur ses tartines, activée par sa comparaison avec un

¹³ L'exemple (3c) provient de la traduction d'un l'extrait du roman de Steinfest (2004) effectuée dans le cadre d'un mémoire de master (cf. Steinfest / Coulon 2018) où l'auteur compare certains traits lexico-syntactiques de sa traduction à ceux de la traduction publiée (Steinfest / Gepner 2011).

¹⁴ Au sujet des « guillemets craintifs » (*scare quotes*), cf. par exemple De Brabanter 2010.

artisan à l'ouvrage. Bien que la métaphore d'artisan soit inspirée par le verbe du TS, l'image mentale verbalisée est, elle, activée par le TC en production. Dans (3b), qui suit la syntaxe de l'original, le problème est résolu en remplaçant la métaphore d'artisan par l'ironie contenue dans l'expression *œuvrer à ses tartines*.

Dans (4b), on trouve une verbalisation d'images par lesquelles le traducteur tente de *montrer* le sens lexical et sublexical de deux verbes de l'original.

- (4) a. [...] связанный [...] **захлебнулся воздухом**, краска сбежала с его лица и глаза **обесмыслились**.

(Boulgakov 1974)

- b. [...] il **aspira l'air comme un noyé**, toute coloration disparut de son visage et ses yeux **roulèrent dans leurs orbites avec un regard de dément**.

(Boulgakov / Ligny 1993)

- c. [...] il **suffoqua**, la couleur disparut de son visage et ses yeux **devinrent vitreux**.

(Boulgakov / Flamant 2004)

- d. [...] he **gasped for air**. The colour fled from his face and his eyes **clouded**.

(Boulgakov / Glennly 2004)

Le premier verbe de (4a) est spécifique à l'eau et à tout liquide : *s'étouffer avec de l'eau*, par exemple en parlant de quelqu'un qui se noie et qui prend de l'eau dans ses poumons. Pourtant, ce verbe est bien suivi de la spécification *avec de l'air*. Cela explique la comparaison avec un noyé dans (4b), qui représente verbalement l'image de quelqu'un qui, en train de se noyer, ne peut pas s'empêcher d'ouvrir la bouche, s'étouffant complètement. Le second verbe de (4a) comprend des éléments morphologiques qui pourraient être calqués comme *se dé-senser*, c'est-à-dire *se vider de (son) sens*. De toute évidence, le traducteur l'a interprété comme *devenir insensé (dément)*. Quant aux *yeux* qui *roulent dans leurs orbites*, il s'agit d'une inférence du traducteur qui tente de s'expliquer (et d'expliquer) pourquoi le regard du personnage est *un regard de dément*. Notons que cette scène décrit le personnage, Yeshoua Ha-Nozri (Jésus), au moment où il reçoit, sur l'ordre de Pilate, un coup de fouet d'un centurion. Dans l'original, la première expression verbale et le deuxième verbe sont loin d'être

banals. Les traductions (4c) et (4d) restent horizontales et le problème des deux verbes récalcitrants y est résolu au moyen de la standardisation lexicale.

Dans (5c), l'image représentée porte sur la manière dont le personnage tient son chapeau et, indirectement, sur le chapeau. En fait, cette image est due à une mauvaise interprétation du nom du modèle du chapeau en question.

- (5) a. Первый из них [...] был маленького роста, темноволос, упитан, лыс, **свою приличную шляпу пирожком** нес в руке.
(Boulgakov 1974)
- b. Le premier [...] était petit, noir de poil, rondelet, chauve ; il tenait à la main **un chapeau élégant à la coiffe ronde**.
(Boulgakov / Ligny 1993)
- c. Le premier [...] était de petite taille, replet, chauve. **Quant à son chapeau, de qualité fort convenable**, il le tenait **froissé** dans la main **comme un de ces beignets qu'on achète au coin de rue**.
(Boulgakov / Flamant 2004)
- d. The first of them [...] was short, dark-haired, well-fed and bald. He carried **his decorous pork-pie hat** by the brim.
(Boulgakov / Glenn 2004)

L'expression russe qui cause le malentendu dans (5c) dénote un modèle de chapeau (*šliapa pirožkom* : lit. *chapeau en (forme de) petit pain*). Ce modèle est différent du modèle *pork-pie hat*, qui est une adaptation culturelle dans (5d) ; il n'a pas non plus une *coiffe ronde*, comme dans (5b), sa coiffe étant un peu aplatie des deux côtés sur sa partie supérieure (c'est une variété de *chapeau mou*). Le mot russe *pirožok* (le nominatif de *pirožkom*) peut désigner aussi bien un petit pain fourré de belle forme, aplati des deux côtés et cuit au four, qu'un beignet informe si ce même petit pain est frit dans de l'huile. Grammatically, il est possible d'interpréter la forme russe *pirožkom* (*en petit pain / en beignet*) comme un adverbe de manière qui modifie le verbe, quelque chose comme *porter comme* (on porte) *un petit pain / beignet*. C'est cette (fausse) piste de *beignet* empruntée par la traductrice de (5c) qui l'oblige à ajouter une explication culturelle (*un beignet qu'on achète au coin de rue*) et à expliciter son inférence qui explique pourquoi le personnage tient son chapeau d'une manière qui ressemble à celle

dont on tient un beignet informe : le chapeau était *froissé* et donc informe.

Le trait commun des traductions (3c), (4b) et (5c) consiste en ce qu'elles exploitent une relation de ressemblance, relation qui présuppose la relation de perception, principalement visuelle : *voir quelque chose comme* (quelque chose d'autre) (cf. Dominicy & Martin 2005). Dans (3c), le père est *penché laborieusement* sur son pain et son fromage *tel un artisan à l'ouvrage* ; dans (4b), le personnage aspire l'air *comme un noyé* et il a un regard *de dément* (sans être dément) ; dans (5c), le personnage tient son chapeau *comme un beignet*.

Quoi qu'il en soit, la relation de perception visuelle est déjà présente dans le TS (4a) et (5a), où le narrateur adopte le point de vue d'observateur-témoin en décrivant la scène comme s'il la voyait se dérouler devant ses yeux. Dans le TS (4a), les éléments lexicaux et sublexicaux des deux expressions verbales fournissent des indices d'une perspective subjective que l'auteur-narrateur adopte sur la scène.

Ces descriptions subjectivisées ne se laissent pas évaluer dans des termes sémantiques. Par exemple, est-il vrai ou faux que les yeux du personnage *se vident de leur sens* ? Ce qu'elles indiquent surtout c'est qu'il y a un observateur qui, en voyant un objet ou un événement objectifs, les voit d'une certaine manière, d'un certain point de vue qui permet d'y voir en même temps quelque chose d'autre. Selon Dominicy & Martin (2005), la narration, quand elle n'est pas soumise à la vérité sémantique, a sa propre vérité, une vérité narrative, en ce sens que les descriptions subjectivisées véhiculent la perspective de l'auteur-narrateur sur le monde. Quant à la langue, elle nous informe d'une part sur le monde (on a alors la vérité sémantique) et d'autre part, sur la perspective adoptée sur le monde (Dominicy & Martin 2005 ; Jaszczolt 2003).

Comme dans tous les autres cas du recours au modèle vertical, la convocation d'images, la visualisation mentale de la scène, est déclenchée par une difficulté lexicale, lorsque le modèle horizontal ne fonctionne pas. Généralement, les images mentales verbalisées par les traducteurs avec plus ou moins de succès n'apparaissent que dans des segments où la perspective d'observateur est déjà

présente dans le TS. Cela prouve que les traducteurs manient généralement bien la lecture dans l'esprit de l'auteur (ou du narrateur ou d'un personnage), en lui attribuant des intentions et en utilisant ensuite celles-ci comme le but de leur propre production.

L'un des débats dans la philosophie du langage concerne le rapport entre l'imagerie mentale, les concepts et les propositions d'une part et d'autre part, la question de savoir si l'imagerie est un processus pré-conceptuel ou post-conceptuel (cf. par exemple Kiefer & Pulvermüller 2012). Sans entrer dans ce débat, rappelons que les concepts sont stockés dans la mémoire sémantique, celle qui contient les connaissances encyclopédiques et les informations générales sur le monde, et où toutes ces connaissances sont bien structurées et organisées. Une autre mémoire, la mémoire épisodique, bien moins ordonnée, contient des traces de nos expériences sensorielles individuelles (images, sons, odeurs). Cependant, ces deux mémoires ne sont pas isolées l'une de l'autre. Les observations obtenues dans les sciences neurocognitives tendent à montrer qu'elles se trouvent en interaction et s'alimentent mutuellement : certains concepts apparaissent sous la forme d'images, les images peuvent fournir des prémisses d'inférences (cf. Barsalou 2008).

Ramenons maintenant cette question à la traduction. Les images sont activées par le sens d'un mot du TS tel qu'il est compris par le traducteur ou par un mot et une intention attribuée à l'auteur. Par exemple, dans (5c), le mot *pirožok* (*petit pain / beignet*), interprété par la traductrice comme *beignet*, active l'image de l'objet en question. Les images fournissent des prémisses pour le raisonnement inférentiel, un processus contrôlé du niveau cognitif supérieur. Par exemple, le problème auquel la traductrice est confrontée est de trouver une explication à la ressemblance entre le beignet et le chapeau. L'image de beignet lui suggère une propriété commune, l'informité. De là vient un nouveau pas inférentiel : si le chapeau est informe c'est sans doute parce qu'il est froissé. Toutes ces inférences, comme la grande majorité des inférences non élaboratives dont les conclusions sont explicitées en traduction, sont de type abductif. Ce sont des inférences probabilistes de la « meilleure explication » (cf. note 11) : *si B, c'est probablement parce que A*. Par exemple, dans (3c) : *si le père ressemble à un*

artisan à l'ouvrage, c'est probablement parce qu'il est penché laborieusement sur ses tartines ; ou dans (4b) : si le personnage a un regard de dément, c'est probablement parce que ses yeux roulent dans leurs orbites. Les deux processus, celui d'imagerie mentale et celui d'inférences sont étroitement liés.

L'imagerie mentale et les inférences abductives sont des processus subjectifs, individuels. Si pour le traducteur de (4b), l'expression verbale russe active l'image d'un noyé, ce n'est pas le cas pour celui de (4c), où le personnage *suffoque*, ni pour celui de (4d), où il *gaspes for air*.

Chacun de ces trois modèles mentaux est-il dérivé uniquement à partir du TS sans intervention de la LC ? La LC étant constamment active dans l'esprit du traducteur, il me semble qu'il serait plus réaliste de décrire le mode vertical comme un mode dans lequel le modèle mental est adapté d'une part, aux besoins de la production tels qu'ils sont ressentis par le traducteur et d'autre part, aux intentions de l'auteur telles qu'elles sont interprétées par le traducteur. En fin de compte, la « compréhension » du traducteur est une construction hybride, un mélange dérivé à la fois du TS et du TC qu'il est en train de produire et qui exerce des contraintes sur sa compréhension du TS.

6. Conclusion

Les arguments avancés dans cet article soutiennent l'hypothèse que la « compréhension pour traduction » se distingue de la compréhension « pour comprendre » monolingue en ce qu'elle subit des contraintes exercées par la production. La LC reste active au cours de la compréhension quel que soit le mode de traduction. Au cours du mode horizontal, la compréhension est bilingue. Le modèle mental qui se construit au cours de cette compréhension est identique ou similaire pour les deux langues. La compréhension ne pose pas de problèmes dépassant le niveau d'intégration contextuelle d'unités lexicales (N400). Dès que ce mode est confronté à un problème posé par le traitement bilingue, ce problème déclenche le mode vertical. Ce mode se caractérise par un examen contrôlé (conscient) du modèle mental dérivé du TS, des processus complexes d'interprétation inférentielle (P600) et

par l'adaptation du modèle mental aux besoins de la production. Le caractère bilingue de ce mode consiste en ce que la LC exerce une influence sur la compréhension et conduit finalement à un modèle mental hybride qui porte des traces du TS et du TC en cours de production.

Bibliographie

Bambini & Bara 2012

BAMBINI (V.), BARA (B.), « Neuropragmatics », in *Handbook of Pragmatics*, édité par ÖSTMAN (J.O.), VERSCHUEREN (J.), Amsterdam, Benjamins, 2012, p. 1-21.

Barsalou 2008

BARSALOU (L.), « Cognitive and neural contributions to understanding the conceptual system », *Current Directions in Psychological Science*, 17/2 (2008), p. 91-95.

Becher 2010

BECHER (V.), « Towards a more rigorous treatment of the explication hypothesis in translation studies », *Trans-Kom*, 3/1 (2010), p. 1-25.

Blum-Kulka 1986

BLUM-KULKA (Sh.), « Shifts of cohesion and coherence in translation », in *Interlingual and Intercultural Communication*, édité par HOUSE (J.), BLUM-KULKA (Sh.), Tübingen, Narr, 1986, p. 17-35.

Brower *et al.* 2012

BROUWER (H.) *et al.*, « Getting real about semantic illusions: rethinking the functional role of the P600 in language comprehension », *Brain Research*, 1446 (2012), p. 127-143.

Brysbaert & Duyck 2010

BRYSBAERT (M.), DUYCK (W.), « Is it time to leave behind the Revised Hierarchical Model of bilingual language processing after 15 years of service? », *Bilingualism: Language and Cognition*, 13/3 (2010), p. 359-371.

Chenoweth & Hayes 2003

CHENOWETH (N.), HAYES (J.), « The inner voice in writing », *Written Communication*, 20/1 (2003), p. 99–118.

Cowan 2000-2001

COWAN (N.), « Processing limits of selective attention and working memory », *Interpreting*, 5/2 (2000-2001), p. 117-146.

De Brabanter 2010

DE BRABANTER (Ph.), « The semantics and pragmatics of hybrid quotations », *Language and Linguistic Compass*, 4/2 (2010), p. 107-120.

De Groot 1997

DE GROOT (A.), « The cognitive study of translation and interpretation. Three approaches », in *Cognitive Processes in Translation and Interpreting*, édité par DANKS (J.H.) *et al.*, Thousand Oaks CA, Sage Publications, 1997, p. 25-56.

Dijkstra & Van Heuven 2002

DIJKSTRA (T.), VAN HEUVEN (W.), « The architecture of the bilingual word recognition system. From identification to decision », *Bilingualism: Language and Cognition*, 23 (2002), p. 175–197.

Dominicy & Martin 2005

DOMINICY (M.), MARTIN (F.), « Perspectives et vérité dans la narration. Les propositions cachées », in *De la langue au style*, édité par GOUVARD (J.M.), Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2005, p. 171-214.

Duyck & Brysbaert 2004

DUYCK (W.), BRYSBAERT (M.), « Forward and backward number translation requires conceptual mediation in both balanced and unbalanced bilinguals », *Journal of Experimental Psychology: Human Perception and Performance*, 30 (2004), p. 889–906.

Hartsuiker *et al.* 2004

HARTSUIKER (R.) *et al.*, « Is syntax separate or shared between languages? Cross-linguistic syntactic priming in Spanish-English bilinguals », *Psychological Science*, 15/6 (2004), p. 409-414.

Jaszczolt 2003

JASZCZOLT (K.), « On translating what is said. *Tertium comparationis* in contrastive semantics and pragmatics », in *Meaning through Language Contrast*, vol. 2, édité par JASZCZOLT (K.), TURNER (K.), Amsterdam, Benjamins, 2003, p. 441-462.

Johnson-Laird 1983

JOHNSON-LAIRD (P.N.), *Mental Models*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.

Kaushanskaya & Marian 2007

KAUSHANSKAYA (M.), MARIAN (V.), « Bilingual language processing and interference in bilinguals. Evidence from eye tracking and picture naming », *Language Learning*, 57/1 (2007), p. 119-163.

Kiefer & Pulvermüller 2012

KIEFER (M.), PULVERMÜLLER (F.), « Conceptual representations in mind and brain. Theoretical developments, current evidence and future directions », *Cortex*, 48 (2012), p. 805-825.

Kintsch & Mangalath 2011

KINTSCH (W.), MANGALATH (P.), « The construction of meaning », *Topics in Cognitive Science*, 3 (2011), p. 346-370.

Kroll & Stewart 1994

KROLL (J.), STEWART (E.), « Category interference in translation and picture naming. Evidence for asymmetric connections between bilingual memory representations », *Journal of Memory and Language*, 33 (1994), p. 149–174.

Kroll *et al.* 2010

KROLL (J.), HELL (J.), TOKOWICZ (N.) & GREEN (D.), « The Revised Hierarchical Model. A critical review and assessment », *Bilingualism*, 13/3 (2010), p. 373-381.

Kutas & Federmeier 2000

KUTAS (M.), FEDERMEIER (K.), « Electrophysiology reveals semantic memory use in language comprehension », *Trends in Cognitive Sciences*, 4/12 (2000), p. 463-470.

Kutas & Federmeier 2011

KUTAS (M.), FEDERMEIER (K.), « Thirty years and counting. Finding meaning in the N400 component of the event-related brain potentials », *Annual Review of Psychology*, 62 (2011), p. 621–647.

Levelt 1989

LEVELT (W.J.M.), *Speaking. From Intention to Articulation*, Cambridge MA, The MIT Press, 1989.

Macizo & Bajo 2004

MACIZO (P.), BAJO (M.T.), « When translation makes the difference. Sentence processing in reading and translation », *Psicológica*, 25 (2004), p. 181-205.

Macizo & Bajo 2006

MACIZO (P.), BAJO (M.T.), « Reading for understanding and reading for translation: do they involve the same processes? », *Cognition*, 99 (2006), p. 1-34.

Margolis & Laurence 2007

MARGOLIS (E.), LAURENCE (S.), « The ontology of concepts. Abstract objects or mental representations? », *Noûs*, 41/4 (2007), p. 561-593.

Nelson *et al.* 2017

NELSON (M.) *et al.*, « Neurophysiological dynamics of phrase-structure building during sentence processing », *Proceedings of the National Academy of Sciences of the USA*, 114/18 (2017), p. E3669-E3678.

Olohan & Baker 2000

OLOHAN, (M.), BAKER (M.), « Reporting ‘that’ in translated English. Evidence for subliminal processes of explicitation? », *Across Languages and Cultures*, 1/2 (2000), p. 141-158.

Paivio 1990

PAIVIO (A.), *Mental Representations. A Dual Coding Approach*, Oxford, Oxford University Press, 1990 [1986].

Paivio 2014

PAIVIO (A.), « Bilingual coding. Theory and memory », in , *Foundations of Bilingual Memory*, édité par HERREDIA (R.), ALTARRIBA (J.), Dordrecht / Heidelberg, Springer, 2014, p. 41-62.

Paradis 1994

PARADIS (M.), « Toward a neurolinguistic theory of simultaneous translation. The framework », *International Journal of Psycholinguistics*, 10 (1994), p. 319–335.

Pickering & Ferreira 2008

PICKERING (M.), FERREIRA (V.), « Structural priming: a critical review », *Psychological Bulletin*, 134/3 (2008), p. 427–459.

Pym 2005

PYM (A.), « Explaining explication », in *New Trends in Translation Studies*, édité par KÁROLY (K.), FORIS (A.), Budapest, Akademia Kiadó, 2005, p. 29-34.

Ruiz et al. 2008

RUIZ (C.) et al., « Activation of lexical and syntactic target language properties in translation », *Acta Psychologica*, 128 (2008), p. 490-500.

Schaeffer & Carl 2013

SCHAEFFER (M.), CARL (M.), « Shared representations and the translation process. A recursive model », *Translation and Interpreting Studies*, 8/2 (2013), p. 169-190.

Schaeffer et al. 2017

SCHAEFFER (M.), PATERSON, (K.), MCGOWAN (V.), WHITE (S.), MALMKJAER (K.), « Reading for translation », in *Translation in Transition. Between Cognition, Computing and Technology*, édité par JAKOBSEN (A.L.), MESA-LAO (B.), Amsterdam, Benjamins, 2017, p. 18-54.

Schumacher 2012

SCHUMACHER (P.), « Context in neurolinguistics. Time-course data from neurophysiology », in *What is a Context? Linguistic Approaches and Challenges*, édité par FINKBEINER (R.), MEILBAUER (P.), SCHUMACHER (P.), Amsterdam, Benjamins, 2012, p. 33-53.

Séleskovitch & Lederer 2014

SÉLESKOVITCH (D.), LEDERER (M.), *Interpréter pour traduire*, Paris, Belles Lettres, 2014 [1984].

Shreve & LaCruz 2017

SHREVE (G.), LACRUZ (I.), « Aspects of a cognitive model of translation », in *The Handbook of Translation and Cognition*, édité par SCHWIETER (J.W.), FERREIRA (A.), Malden MA / Oxford, Wiley-Blackwell, 2017, p. 127-143.

Singer & Leon 2007

SINGER (M.), LEON (J.), « Psychological studies of higher language processes. Behavioural and empirical approaches », in *Higher Level Language Processes in the Brain. Inference and Comprehension Processes*, édité par SCHMALHOFER (F.), PERFETTI (Ch.), London, Lawrence Erlbaum Associates, 2007, p. 9-25.

Thierry & Wu 2007

THIERRY (G.), WU (Y.J.), « Brain potentials reveal unconscious translation during foreign-language comprehension », *Proceedings of the National Academy of Sciences of the USA*, 104/30 (2007), p. 12530-12535.

Tirkkonen-Condit 2005

TIRKKONEN-CONDIT (S.), « The Monitor model revisited. Evidence from process research », *Meta*, 50 (2005), p. 405-414.

Van Berkum 2009

VAN BERKUM (J.), « The neuropragmatics of ‘simple’ utterance comprehension. An ERP review », in *Semantics and Pragmatics: From Experiment to Theory*, édité par SAUERLAND (U.), YATSUSHIRO (K.), Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2009, p. 276-316.

Van Berkum *et al.* 1999

VAN BERKUM (J.), HAGOORT (P.), BROWN (C.), « Semantic integration in sentences and discourse. Evidence from the N400 », *Journal of Cognitive Neuroscience*, 11/6 (1999), p. 657-671.

Weiland *et al.* 2014

WEILAND (H.), BAMBINI (V.), SCHUMACHER (P.), « The role of literal meaning in language comprehension. Evidence from masked priming ERP », *Frontiers in Human Neuroscience*, 8 (2014), article 583, en ligne, <https://www.frontiersin.org/articles/10.3389/fnhum.2014.00583/full>, consulté le 8 janvier 2018.

Zwaan & Radvansky 1998

ZWAAN (R.), RADVANSKY (G.), « Situation models in language comprehension and memory », *Psychological Bulletin*, 123 (1998), p. 162-185.

Corpus

Atkinson 2004

ATKINSON (K.), *Case Histories*, London, Transworld Publishers, 2004.

Atkinson / Caron 2004

ATKINSON (K.), *La souris bleue*, traduit par CARON (I.), Paris, Editions de Fallois, 2004.

Boulgakov 1974

БУЛГАКОВ (М.), *Мастер и Маргарита* [BOULGAKOV (M.), *Master i Margarita*], Frankfurt/Main, Possev-Verlag, 1974.

Boulgakov / Glenney 2004

BULGAKOV (M.), *The Master and Margarita*, traduit par GLENNY (M.), London, Vintage, 2004 [1967].

Boulgakov / Flamant 2004

BOULGAKOV (M.), *Le Maître et Marguerite*, traduit par FLAMANT (F.), in BOULGAKOV (M.), *Œuvres*, vol. 2, Paris, Gallimard, 2004.

Boulgakov / Ligny 1993

BOULGAKOV (M.), *Le Maître et Marguerite*, traduit par LIGNY (C.), Robert Laffont, 1993.

Steinfest 2004

STEINFEST (H.), *Nervöse Fische*, München, Piper Verlag, 2004.

Steinfest / Coulon 2018

STEINFEST (H.), Extrait de *Nervöse Fische*, traduit par COULON (J.), in COULON (J.), *Automaticité en traduction littéraire*, Mémoire de master en traduction, Louvain-la-Neuve, UCL.

Steinfest / Gepner 2011

STEINFEST (H.), *Requins d'eau douce*, traduit par GEPNER (C.), Paris, Gallimard, 2011.